

Pour une critique des réseaux « sociaux »

*Détail d'une gravure
trouvée au salon du
livre anarchiste de
Bremgarten, 2026.*



10 novembre 2026
Groupe de lecture du CIRA

De nombreuses discussions et expériences personnelles ont suscité la volonté de mettre en débat cette question de l'impact des moyens de communications numériques sur nos luttes et sur nos vies. L'usage des médias sociaux – entendus ici dans un sens volontairement large : messageries instantanées de discussion (Signal, Telegram, WhatsApp), plateformes de diffusion d'information numériques (Youtube et autres), ou encore « réseaux sociaux » à proprement parler (Instagram, TikTok, Facebook) – s'est en effet généralisé au cours des vingt dernières années dans les milieux militants ou dits « alternatifs », à titre personnel ou collectif.

Plusieurs axes peuvent être soulevés, qui dépendent aussi de l'outil spécifique utilisé. La question de la sécurité et de la protection des données est évidemment celle qui vient en premier à l'esprit, et elle est aussi celle qui est le plus souvent discutée. Il existe à ce propos des « guides d'autodéfense numérique » donnant des pistes pour se protéger, mais aussi simplement pour ne pas alimenter les gigantesques banques de données des entreprises qui se gavent de nos informations numériques, pour ne pas alimenter le « capitalisme de surveillance ». Néanmoins, force est de constater que dans la pratique, des manifestations aux listes de diffusion, les outils numériques ont pris une place telle que la possibilité même de cette autodéfense semble compromise. Dans ce domaine plus encore que dans d'autres, on ne peut pas simplement décider pour soi-même puisque l'utilisation faite par notre entourage nous met aussi en danger (ou tout du moins nous expose à une certaine visibilité).

Au-delà de cette question de la sécurité, bien connue et peu nouvelle tant elle a déjà concerné l'utilisation des téléphones (quels qu'ils soient) et des ordinateurs, avant même que ne soient imposés les *smartphones*, nous avons aussi et surtout envie de mettre l'accent sur d'autres transformations liées à la numérisation des usages. La première concerne le lien entre la forme et le contenu : est-il encore possible de se réapproprier un contenu quand il est entièrement dicté par le média, formaté pour correspondre à des algorithmes qui nous échappent quasiment intégralement ? Sans verser dans le « c'était mieux avant », l'idée de tenter de maîtriser le processus d'élaboration du début à la fin ne permet-elle pas une plus grande autonomie ? Pour l'élaboration d'une affiche, par exemple,

les étapes de la rédaction du message, de la mise en page, de l'illustration, de l'impression et jusqu'au collage lui-même donnent corps à nos pratiques. Cette matérialité conditionne aussi la conservation de ces documents et plus largement de la mémoire historique des luttes, qui doit être repensée aujourd'hui à l'heure de la dématérialisation et de la multiplication des supports numériques.

Par ailleurs, les formats imposés par certains réseaux sociaux impactent largement le message qui va être véhiculé. Prenons par exemple le fameux cas de Twitter/X, qui restreint le nombre de caractères et est connu pour être un réseau favorisant les messages de haine, l'agressivité et les « polémiques », ou encore celui plutôt « léché » d'Instagram qui encourage l'esthétisme des images. Certain-es utilisateur-ices savent assurément se jouer des algorithmes ou des codes imposés par les plateformes, mais dans quelles limites ? Si on prend l'exemple des « shorts », de TikTok d'abord, puis de Youtube qui les a repris, le format court des vidéos fait qu'elles sont finalement toutes identiques à elles-mêmes, et on « *swipe* » tout autant une danse humoristique qu'un contenu politique. C'est ce conformisme des images qui finalement fait que toute vidéo est un unique produit culturel, et qui peut alors interroger sur l'impact que laisse un message politique délivré dans ces conditions.

Une question supplémentaire concerne l'accessibilité aux informations. Pour reprendre l'exemple des affiches, le but de l'affichage dans l'espace public – ou la diffusion d'un tract main à main, par exemple dans une manifestation – est de toucher le public le plus large possible. C'est d'ailleurs souvent paradoxalement l'argument brandi en faveur des médias sociaux. Reste que des gens, soit par choix politique soit par désintérêt (générationnel, éducationnel, etc.), n'utilisent pas ces canaux et se retrouvent de fait exclus des discussions et des informations. On peut également ajouter le fait que, sur les réseaux sociaux, c'est les algorithmes qui définissent la diffusion et qu'une personne ne regardant jamais de contenu « politique » ne risque pas de tomber dessus par hasard, comme au détour d'une rue.

Une autre question que nous souhaitons soulever est celle de l'organisation par les outils numériques. Comme dans beaucoup d'autres sphères de la vie, les discussions sur les messageries prennent de plus en plus de place au détriment des rencontres physiques. Cela expose à des changements en termes relationnels, mais aussi en termes d'organisation. Par le numérique, certaines dynamiques assez similaires à celles du travail s'immiscent peu à peu dans nos interactions militantes, au premier rang desquelles le fait de devoir être constamment disponible, à n'importe quelle heure. L'immédiateté, l'accélération, le fait d'être sollicité-es en

permanence devrait nous amener à réfléchir aux dynamiques que nous souhaitons instaurer dans nos vies quotidiennes et nos pratiques militantes. La « discussion » permanente et infinie sur les « groupes » a de plus la fâcheuse tendance à saper la légitimité des décisions prises au consensus lors de réunions en présence et après discussions de vive voix, au profit d'une remise en question permanente qui complique l'organisation sur les moyen et long termes.

Ajoutons enfin l'interrogation – propre au CIRA et à tout centre d'archives – qui porte sur notre (in)capacité à archiver correctement les traces numériques des luttes, en raison de leur aspect éphémère (brèves apparitions sur un canal, sur un post Instagram, etc.) et de leur grand nombre (comment choisir ce qu'il faut archiver ? Les textes, les flyers, l'entièreté des *post* ? Comment les décrire, sur quel support les conserver ?), sans même parler des contraintes techniques (obsolescence rapide des supports, redondance, évolution rapide des formats de documents).

Si, en tant qu'anarchistes, nous essayons d'agrandir et d'élargir toutes les portions et lieux d'autonomie dans nos vies, alors que dire des médias sociaux qu'on ne pourra jamais, objectivement, se réapproprier et dont on rend nos luttes volontairement dépendantes ? Refus en bloc, tentatives de subversion de l'outil, choix spécifique (Instagram mais pas Facebook, Signal mais pas WhatsApp, etc.), les stratégies personnelles sont multiples, et cette discussion vise à en repenser les enjeux collectivement.



Pour sélectionner les textes présentés dans cette brochure, nous sommes parti·es du constat que les médias numériques comptent bien assez de défenseur·euses et d'usagers·ères dans nos milieux et avons donc pris le parti de proposer uniquement des textes hostiles à leur usage, dans l'espoir de susciter le débat.

Le premier texte proposé est une prise de position du réseau Mutu récemment publiée sur *renverse.co*, qui interroge l'usage des réseaux sociaux en milieu militant et défend la nécessité de conserver des médias autonomes « pour notre sécurité, notre autonomie et la pérennité de nos luttes ».

Deuxième texte de cette brochure, *Au-delà de l'écran, les étoiles* vient des États-Unis. Partant du constat de la généralisation de la présence des *smartphones* en milieu anarchiste, l'auteur·e se concentre sur une analyse des effets intimes et relationnels de leur usage et encourage chacun·e à expérimenter « les possibilités que pourrait leur offrir le fait de se passer de [son] *smartphone* ».

Nous proposons ensuite un extrait du livre *Pris-es dans la toile : Notes d'une époque de délire cybernétique* (une partie du chapitre « Illusions mises à jour »), qui questionne les effets sur le mouvement anarchiste de la centralité acquise par Internet et par les médias numériques, pour pointer notamment le cloisonnement et le narcissisme induits par les niches informationnelles.

Enfin, *Technofascisme. Une proposition de quitter au plus vite tous les réseaux sociaux* insiste sur le fait que l'isolement et la destruction du commun produits par les réseaux sont structurellement favorables à l'extrême droite, et que la combattre implique nécessairement de « crever la bulle numérique » et s'implique dans la lutte « IRL ».

Les médias autonomes : un enjeu clé pour la survie de nos luttes et de nos idées¹

Un texte collectif du Réseau Mutu + un PS de Renversé

En 13 ans, le réseau Mutu est passé de 4 à 22 sites². Aujourd'hui, c'est environ 100 000 visiteur·euses par jour (en dehors des périodes de mouvements sociaux massifs), c'est des serveurs qui craquent tellement vous étiez nombreux·ses à consulter nos sites le 10 septembre 2025. C'est plus d'une centaine de personnes qui s'activent derrière les écrans, plusieurs générations qui se sont succédé, des sites qui ont fermé, certains qui ont réouvert avec des nouvelles équipes, d'autres qui naissent chaque année. C'est surtout des dizaines de milliers de personnes qui ont fait vivre ces sites en y publiant des articles.

Pourtant, ces dernières années, il nous est régulièrement arrivé de nous questionner sur notre modèle. Avec la montée de l'utilisation des réseaux sociaux dans le milieu militant, nous nous sommes demandé·es plus d'une fois si nos sites avaient encore un avenir, en voyant de plus en plus de collectifs se détourner du réseau Mutu pour réserver leur communication à instagram.

Nous comprenons pourquoi des collectifs décident d'investir les réseaux sociaux. La mainmise croissante de l'extrême droite dans les médias traditionnels nous étouffe. Alors qu'il y a dix ans, il était déjà assez rare que les médias *mainstream* parlent de nos luttes, cette invisibilisation est

1 Texte publié sur <https://renverse.co> le 25 juin 2026.

2 <https://reseau mutu.info/>. Les 22 sites sont Rebellyon (Lyon), Iaata (Toulouse), Paris-luttes (Ile de France), Renversé (Suisse romande), Marseille Infos Autonomes (Marseille), Bourrasque (Brest), Le Numéro Zéro (Saint-Étienne), Expansive (Rennes), Manif-est (Nancy et le Grand Est), Cric (Grenoble), Barrikade (Suisse alémanique), La Bogue (Limousin), Dijoncter (Dijon), Basse-Chaine (Angers), Emrawi (Wien et alentours), Vallées en Lutte (Alpes du Sud), Stuut (Bruxelles) Ricochets.cc (Drôme), Alter-Vienne (Vienne 38), La Grappe (Bordeaux), Trognon.info (Normandie), Rabasse.info (Franche Comté), L'arnapée.info (Sarthe-Mayenne) et La Gabarre (Tours).

aujourd'hui doublée d'une promotion décomplexée pour les idées les plus réactionnaires. Dans cette ambiance médiatique, beaucoup de collectifs ont investi massivement les réseaux sociaux pour communiquer et mobiliser, ce qui a clairement participé à augmenter la notoriété de discours minorisés, y compris dans certaines sphères militantes. Dans le Réseau Mutu, certains sites ont décidé de les investir, d'autres non. Individuellement, nous sommes nombreux·ses à les consulter ou à les utiliser.

Nous partageons avec les réseaux sociaux le fait que n'importe qui peut publier une information en quelques clic, et nos sites sont donc souvent mis en concurrence avec ces plateformes par des – potentiel·les – utilisateur·ices, qui nous renvoient que, notamment vis-à-vis d'instagram, nos sites ne seraient pas assez efficaces, pas assez accessibles, n'auraient pas assez de portée, etc.

Certain·es d'entre nous avaient donc envie de partager quelques réflexions au sujet des enjeux de l'usage des réseaux sociaux à des fins militantes, et de remettre en avant tout le sens que l'on donne au Réseau Mutu.

Sur nos sites, nous tentons de rassembler et de visibiliser différentes pratiques militantes, différents points de vue, toujours dans une optique de nous renforcer les un·es et les autres. Chacun·e peut y diffuser des informations de manière anonyme et sécurisée³, y rencontrer des initiatives de luttes qui lui sont moins connues et y partager/nourrir des réflexions.

Par le travail de modération, nous veillons à mettre en avant des informations qui témoignent d'engagements militants quotidiens, des fois moins spectaculaires et photogéniques que d'autres. Les contenus des sites du réseau Mutu sont modérés par des collectifs autogérés. La publication d'un article représente parfois des heures de discussions ; il est même arrivé que des mois passent avant d'avoir pu se mettre d'accord sur un texte...

Les réseaux sociaux sont avant tout des empires économiques qui appartiennent à des milliardaires. Ils nous autorisent à publier... jusqu'à ce qu'ils ne nous l'autorisent plus. Dépendre de nos ennemis à ce point-là nous paraît loin d'être enthousiasmant. Comme ailleurs dans le monde, en France, pendant les mouvements pour Nahel, ou en Kanaky, nous avons été témoins de la manière dont les réseaux sociaux et le gouvernement pouvaient s'entendre pour bloquer, influencer les contenus ou s'en servir pour identifier et arrêter des personnes.

En plus de devoir s'inscrire nominativement sur ces plateformes et ainsi alimenter les bases de données de la surveillance généralisée, l'accès aux

informations y est filtré par des machines au service des enjeux capitalistes. Ces fonctionnements algorithmiques nous échappent et nous posent questions à différents niveaux.

Ces algorithmes agglomèrent, hiérarchisent, fragmentent ou isolent les flux de contenus d'après des règles et des logiques qui leur appartiennent et qui jouent, sciemment ou non, contre nous. Nous assistons alors impuissamment à la compartimentation de nos luttes. Celles-ci s'en retrouvent couramment invisibilisées pour les personnes non-concernées et/ou non initiées.

Les réseaux sociaux nourrissent nos ambitions de visibilités à coup de *like* et de nombre de vues. Ils favorisent les contenus viraux, valorisent les actions spectaculaires et nous transforment parfois en publicitaires des luttes.

Dans la rue, nous pouvons légitimement questionner l'impact réel de ces outils sur nos mobilisations. Aujourd'hui, il n'est pas rare d'être cinquante à un rassemblement qui était pourtant suivi des centaines de fois en ligne.

Nous n'oublions pas non plus que les algorithmes des réseaux sociaux sont avant tout conçus pour créer de la dépendance. Nous sommes nombreux·ses à avoir fait l'expérience des conséquences mortifères de l'utilisation de ces réseaux sociaux sur notre santé mentale et de leurs impacts délétères sur nos capacités à interagir socialement hors des écrans.

Nous constatons aussi que l'intensité des flux d'informations sur les réseaux sociaux nous fait perdre notre mémoire collective. Une fois postés, les contenus sont rapidement digérés et difficilement accessibles. De plus, les archives de nos activités ne nous appartiennent pas et peuvent disparaître au bon vouloir des propriétaires des plateformes. À l'inverse, les sites du réseau Mutu permettent de garder des traces de nos actions et de nos idées, car les archives de nos luttes constituent un moyen très concret de faire exister notre propre réalité face à la réécriture de l'histoire par les dominant·es et les réactionnaires de tous bords.

Malgré tous nos doutes et notre méfiance, on comprend bien que la nécessité stratégique de certain·es à rester actif·ves sur ces réseaux puisse persister. Mais nous sommes persuadé·es que des alternatives doivent continuer à être investies. Pour notre sécurité, notre autonomie et la pérennité de nos luttes. Pour faire lien autrement, entre nous et entre nos initiatives. Le réseau Mutu et les sites qui le composent font partie des propositions qui vont dans ce sens !

Nous savons que nos sites ne sont pas parfaits, que nos outils ne sont pas toujours les plus simples à utiliser, ni les plus simples à consulter. Année après année, nous continuons à mutualiser nos expériences et nos savoirs pour les faire évoluer.

Dans ce contexte de montée en puissance des politiques et des idéologies fascistes, nous pensons que continuer à faire vivre et à construire des médias autonomes est un enjeu clé pour la survie de nos luttes et de nos idées.

Longue vie au réseau Mutu et aux médias libres !

Petit post-scriptum de Renversé

À Renversé, nous avons souhaité ajouter un texte pour expliquer notre position sur l'usage des réseaux sociaux, et notamment Instagram.

Le compte Instagram «renverse.co» existe depuis quelques années et compte plus de 8600 abonné·e·s, ce qui en fait un compte relativement suivi à l'échelle de la Suisse romande, mais très très loin d'autres médias en ligne comme nos camarades de RageKit et C'est Réel (en Suisse), ou encore Contre-Attaque (en France). Nous avons créé ce compte principalement pour pouvoir amener des gens à consulter le site. Nous n'avons pas cherché à utiliser Instagram comme une plateforme à part entière, avec des formats pensés spécialement pour (comme la vidéo⁴). Notre ambition quant à ce compte est restée donc relativement sobre, aussi par manque d'expertise propre aux réseaux sociaux, mais aussi par principe, et par manque de temps.

Alors nous sommes allé·e·s regarder un peu les statistiques pour voir si Insta ramenait tant de visites que ça. Le plus grand nombre d'entrées vient de Google (500 000), deux interprétations ont été faites au sein de l'équipe : version 1, le moteur de recherche de Renversé n'est pas très efficace (oups), et donc les lecteur·ices passent directement par google pour chercher un article ou utilisent google comme barre de recherche ; version 2, la propagande de rue et les stickers sans url fonctionnent très bien et attirent la curiosité du public. Viennent ensuite, dans l'ordre décroissant : Facebook (158 000), Insta (28 000), Réseau Mutu et DuckDuckGo à égalité (22 000).

À nouveau, comment interpréter ces chiffres ? Peut-être que le lectorat de Renversé n'est finalement pas si actif sur insta, peut-être que la stratégie d'insta n'est pas celle qui rapporte le plus ? On n'est malheureusement pas expert·e·s en analyse statistique, donc il n'est pas évident de faire un bilan vraiment probant sur qui/quoi/comment et nous n'avons pas prévu d'étude de marché prochainement pour connaître les habitudes du lectorat de Renversé.

Pour revenir à Insta : on sait que nos publications et co-publications circulent plutôt bien, et qu'elles donnent, à leur manière, de la visibilité aux luttes en cours et passées, et au final, c'est sans doute ça le plus important. Par ailleurs, depuis le blocage du site en novembre 2025 [...], insta a été une manière de communiquer sur la situation, et a permis tant bien que mal de pouvoir faire circuler le nouveau nom de domaine (rnvrs.co), via un autre canal que la newsletter (à laquelle vous pouvez d'ailleurs vous abonner tout en bas de la page d'accueil du site!). Cette aventure témoigne donc effectivement d'une certaine dépendance que nous entretenons à l'égard d'insta comme relais dans des cas exceptionnels comme ça. Et puis, bon, c'est un peu amer qu'on doive le reconnaître, mais le compte insta n'a à ce jour pas subi de blocage ni de suppression, ni trop de *shadowban*, contrairement au site bloqué à cause d'une procédure judiciaire : petit auto-goal pour l'internet libre...

Voilà maintenant 11 ans que Renversé existe. Notre plateforme est stable et permet aussi de garder des archives⁵, contrairement à Insta où l'information se perd très facilement dans le temps. Le site propose un autre contenu : des articles de fond, des suivis de manif (archivés !) comme celui du G7, etc. L'appartenance au réseau Mutu est un soutien très précieux pour échanger avec d'autres groupes, pour se former, pour comprendre les structures d'internet, pour être au taquet sur la sécurité informatique, et pour faire perdurer peut-être encore un peu l'utopie qu'une partie d'Internet avait été à ses tout débuts : une plateforme d'expression libre, indépendante des grands médias et du discours bourgeois, un lieu de refuge pour les minorités. Il va sans dire que nous sommes bien loin de ça aujourd'hui, mais que certaines idées perdurent. Le réseau Mutu contribue à faire évoluer et construire ces plateformes, indispensable à la circulation de l'information et des luttes invisibilisées.

En ces temps de bataille culturelle, continuer à faire vivre des plateformes libres du capital, modérées par des vrais gens et non pas par un algorithme nous semble être absolument primordial. Alors voilà : continuez à reposter ce qu'on publie sur insta, mais surtout, lisez les articles ici, parlez-en autour de vous, redécouvrez vos villes de stickers et de peinture et venez publier !

5 Une restructuration des thématiques est en train d'être faite. Malgré tout le soin mis pour n'oublier aucun article et les retagger avec la nouvelle nomenclature, il se peut que certains se soient perdus dans les limbes du site. N'hésitez pas à nous écrire si vous ne retrouvez plus une publication.

Au-delà de l'écran, les étoiles¹

Anonyme

*Rien n'est ennuyeux, si tu en es conscient. Cela peut être irritant,
mais ce n'est pas ennuyeux. Si c'est plaisant, le plaisir ne faillira
pas, tant que tu en seras conscient. Être conscient est la tâche
la plus difficile à laquelle l'âme peut se livrer, je pense.*

Ursula LEGUIN, *Solitude*

Tandis que le progrès technologique déferle à un rythme toujours plus effréné, la présence des *smartphones* menace de se normaliser dans les espaces anarchistes ; à bien des endroits, c'est chose faite depuis longtemps. Parmi les anarchistes aux États-Unis, les critiques de l'adoption des *smartphones* ou de tout autre nouveau gadget technologique n'ont généralement pas réussi à sortir de l'impasse d'une politique *life-style* moralisante. Choisir de vivre sans technologie est réduit à une forme d'activisme autour de la consommation – un choix de vie personnel et arbitraire qui n'aurait rien à voir avec la lutte, ou qui serait même dangereux dans le fait qu'il dévierait l'hostilité contre l'État vers des jugements des choix de consommation individuels.

L'idée qu'« il n'existe pas de consommation éthique sous le capitalisme », est devenue, comme on pouvait s'y attendre, l'étendard de la frénésie de consommation de médias sociaux « radicaux » qui a englouti les milieux anarchistes dans ces territoires et ouvert la voie à la situation actuelle.

Aujourd'hui, vivre sans *smartphone* semble presque impensable. Lors d'une réunion ou d'un événement, il faut partir du principe qu'il y a un *smartphone* dans chaque poche, et toute critique à l'encontre de cette réalité est généralement considérée comme une plainte de vieux con déconnecté.

1 Texte original : *Beyond the Screen, the Stars*, Ungrateful Hyenas Editions, 2023. Première traduction en français parue dans le journal *Azimut*, 2025. Seconde traduction en français : éditions Les Corbeaux, 2025.

Il existe des endroits où des anarchistes ont résisté à ce processus de normalisation et ont maintenu une critique claire et constante de l'impact de l'adoption des *smartphones*, essayant d'empêcher cette incursion dès le départ. Mais partout où ce n'est pas le cas, que ce soit aux États-Unis ou ailleurs, là où toute critique de ce genre a depuis longtemps fané, y a-t-il seulement un moyen de revenir en arrière ? À quoi ça ressemblerait-il de proposer que les anarchistes abandonnent ces technologies dont nous sommes devenu·es si dépendant·es et accros au cours de la dernière décennie, et qui aujourd'hui servent d'intermédiaire à une si grande partie de nos vies, de nos relations et de nos manières de lutter ?

Ce texte est une tentative de construire une telle proposition, en portant un regard critique sur ce qui nous a mené dans ce bordel et en esquisant de possibles chemins de fuite pour nous en échapper, individuellement et collectivement. Je cherche en particulier à comprendre comment l'adoption des *smartphones* contribue à l'érosion générale de la capacité ou du désir des anarchistes de faire l'examen critique de nos façons d'organiser nos vies selon nos propres termes, plutôt que de nous conformer aux personnages aliénés et lissés que la numérisation exige. Lorsqu'on en vient à s'adapter et même à défendre cette aliénation comme un point de départ *de facto*, on se retrouve rapidement à oublier comment être quoi que ce soit d'autre. La seule échappatoire, alors, est de se souvenir.

La plupart des analyses que je trouve pertinentes utilisent le terme « technologie » comme un raccourci pour désigner les technologies de l'industrialisme qui contiennent et reproduisent les relations de pouvoir de la société dominante, plutôt que de s'engager dans des débats sur ce que serait ou non une « technologie ». Bien qu'ils puissent avoir un certain intérêt, de tels débats conduisent trop souvent à tourner en rond inutilement tout en ignorant la réalité de la dévastation industrielle et de la domination technologique. Ce qui m'intéresse davantage, c'est de considérer les *smartphones* en particulier comme le pilier de ce qui a mené la génération d'anarchistes dont je fais partie à accepter la mise en cage numérique à un niveau qu'il m'est toujours difficile de concevoir. Plutôt que sur le gadget en lui-même, c'est sur la nature même de cette mise en cage que je souhaiterai me concentrer.

Main dans la main avec les obstacles bureaucratiques, les pressions sociales à avoir un *smartphone* et à être connecté et joignable en permanence nous poussent à un ultimatum : s'adapter ou être abandonné. Ce cadre nous est imposé de toute part, remplaçant nos propres questions par celles construites par le monde numérique. Comment voulons-nous nous connecter avec les personnes qui nous sont chères ? Avec les inconnus ? Quel type de relations voulons-nous nourrir ? Toutes

ces considérations sont balayées par les peurs et les menaces – « tu vas perdre tous tes liens, tu perdras le fil de ce qu’il se passe, tu deviendras insignifiant » – un chantage parasitaire et relationnel. On nous refuse même l’option honorable de la solitude, qui dans le monde numérique est désormais vue comme isolement, dépression et insignifiance.

Comme l’ont mis en avant de nombreuses analyses à propos de la technologie², nous n’utilisons pas juste les machines, les machines nous utilisent aussi, mutilant notre manière de penser et de ressentir pour nous adapter aux chemins qu’elles ont construits pour nous. Ainsi ce ne sont pas seulement les appareils technologiques qui empiètent sur les espaces anarchistes, ce sont aussi ces manières de penser, ces manières de ressentir et d’entrer en relation – remplaçant notre toile vivante de relations affinitaires par un réseau numérique de connections désincarnées. La capacité à envisager un chemin de lutte qui ne dépende pas de l’image, de l’opinion publique et de la spectacularité commence à paraître irréaliste ou hors de propos.

Il y aurait beaucoup d’autres choses à dire sur les horreurs des *smartphones*, mais d’une certaine manière toutes les personnes prises dans cette toile le savent déjà. Utiliser continuellement cette technologie est en soi un processus d’engourdissement et d’adaptation à ce que toi et cette petite boîte faites ensemble, ainsi qu’à l’extrême violence et à la destruction nécessaires pour te l’apporter jusque dans tes mains. L’anxiété qui rôde après que tu as été éloigné de ton tél depuis trop longtemps, et le sentiment de satisfaction quand tu retournes à l’écran, enfin capable d’obtenir ta dose. Ces sensations ne sont pas accidentelles et ne peuvent être réduites à des pathologies individuelles ; la dépendance fait partie intégrante de la conception. Ce sentiment de ta concentration voletant dans l’air telle une mouche agonisante, entraîné par des années à sauter d’un onglet à un autre sur internet, à scroller du *riot porn* entrecoupé de *memes*, de *selfies* de personnes que tu n’apprécies même pas et de vidéos de violences policières. Nous savons tous ce qu’il se passe au fond de nous, tapi sous les couches d’engourdissement et de déni, et c’est terrifiant.

Les interventions des dernières années se sont généralement concentrées sur la manière d’utiliser la technologie, et non pas sur le fait de savoir en premier lieu si nous devrions l’utiliser ou non. Cela fait sens en tant que réaction à la réalité du contexte social dans lequel les *smartphones* sont et resteront sans aucun doute omniprésents, ainsi qu’à l’urgence d’amener les gens à arrêter de se dénoncer les un-es les autres sans le savoir, par exemple en planifiant des délits sur Signal.

2 *Pris.e.s dans la toile : Notes d’une époque de délire cybernétique*, Marseille, Bus Stop Press, 2018 (cote CIRA : Af 2152).

Ces débats et cycles de conseils sont sans fin, prêtent à confusion, et aboutissent généralement à une sorte de bouche à oreille de plus en plus brouillon où les personnes adoptent des pratiques de sécurité numérique morcelées sans avoir une vue d'ensemble. Pour donner un exemple, j'ai eu une embrouille après une manifestation avec un·e inconnu·e qui a sorti son *smartphone* pour chercher son trajet à un arrêt de bus. Lorsque je lui ai dit qu'elle ne devrait pas avoir apporté son téléphone, et encore moins l'utiliser maintenant, cette personne s'est mise sur la défensive et m'a informé qu'elle l'avait mis en mode avion et l'avait gardé dans un sac de faraday, et donc que c'était OK. Cette logique m'a donné le tournis, puisqu'elle ne prend pas en compte le fait que la police puisse accéder à son téléphone en cas d'arrestation, ce qui ne peut être empêché ni par un sac de faraday ni par le mode avion.

Cette anecdote est absurde, et j'aimerais croire que la plupart des anarchistes suivent un raisonnement plus judicieux en laissant leur téléphone à la maison lors de moments sensibles, ou bien en s'en débarrassant complètement, mais je ne suis pas du tout convaincu que ce soit le cas. À en juger par le comportement de cette personne, elle a longuement réfléchi à son approche, probablement basée sur des recommandations partagées par d'autres personnes dans son entourage, ce qui reflète une tendance à empiler des mesures de sécurité numérique les unes sur les autres sans jamais remettre en question l'hypothèse sous-jacente – qu'ils ont besoin d'un *smartphone* en premier lieu.

Il est aussi intéressant de noter que la fausse sécurité engendrée par ces précautions absurdes pourrait mettre cette personne et ses camarades davantage en danger que si elle n'avait pas pris de précautions du tout.

Le texte intitulé « Ne jamais éteindre son téléphone: une nouvelle approche à la culture de la sécurité » reflète une mentalité similaire, bien qu'il utilise une logique interne plus cohérente. En prenant pour acquis le fait que « nous tou·tes » utilisons et continuerons à utiliser les téléphones comme base de son approche, l'auteur renonce à toute possibilité que nous puissions vivre d'une autre manière, plaidant plutôt en faveur d'une structuration de nos comportements autour des métadonnées créées par l'utilisation constante du téléphone et d'internet. Bien que la sensibilisation aux schémas que nous avons au quotidien soit un point de départ utile pour faire face à la surveillance, la solution – ne jamais éteindre son téléphone – propose d'étendre l'emprise de la technologie sur nos vies, omettant toute considération sur les conséquences de cette expansion.

Compte tenu de la large diffusion de ce texte, et de sa traduction dans de nombreuses langues, un nombre significatif de personnes ont clairement trouvé cette proposition intéressante, ce qui

témoigne à quel point les *smartphones* se sont établis et normalisés dans l'environnement de personnes qui veulent également agir contre les structures de domination. Alors comment aborder cette réalité ? Avec plus de conseils techniques racontant ce que les gens savent déjà – qu'ils ont un flic dans leur poche ? Je ne veux pas rabaisser le fait de donner des conseils techniques en général : c'est clairement très utile pour partager des connaissances sur les façons d'éviter de donner des informations à nos ennemis, d'autant plus au vu du développement continu des technologies de surveillance. Je pense cependant que toute approche technique doit se fonder sur une critique qualitative de la technologie, sans quoi elle risque de normaliser plus encore cette tendance effrayante à « réfléchir davantage aux moyens de s'adapter aux nuisances technologiques qu'aux moyens de s'en débarrasser »³.

Le dernier numéro de *Return Fire* a republié « Ne jamais éteindre son téléphone » avec une longue note de bas de page extraite du livre *Here... at the Center of the World in Revolt*, qui problématise la manière dont ce texte comprend la culture de la sécurité en mettant en garde contre la séparation entre « la connaissance technique et la connaissance stratégique » :

Une méfiance largement partagée à l'égard des technologies de la communication, des universitaires, des journalistes et de la police au sein d'une communauté entière sera beaucoup plus efficace pour empêcher la collecte de renseignements d'un État qu'un ensemble sophistiqué de techniques de contre-surveillance dans les mains d'un groupe affinitaire ; mais l'un ne devrait pas exclure l'autre.

Dans mon entourage en tout cas, la technique est non seulement séparée de la stratégie, mais tout espoir d'une projectualité expansive semble avoir été totalement abandonné, les anarchistes préférant se focaliser sur le fait de former des luttes qui s'adaptent aux contours toujours plus étroits de l'enclos technologique.

En mettant de côté ce que l'auteur entend par « communauté », ces propos soulèvent aussi la problématique du clivage qui s'est créé entre celles qui refusent cet enfermement à un niveau individuel, possiblement avec leurs camarades les plus proches, et celles prises au piège – qui n'ont peut-être jamais vécu sans *smartphone*, qui ont reçu un *ipad* encore bébés, qui ont toujours dû ravalier leur peine et leur sentiment de rejet quand les personnes qui

3 Pour une critique plus approfondie de « Ne jamais éteindre son téléphone », voir « Fermer le clapet » dans *Avis de Tempêtes* n° 13 (2019).

leur sont chères ont préféré dégainer leurs téléphones plutôt que de les regarder dans les yeux. Aiguiser constamment l'hostilité contre la cage numérique est un processus précieux et nécessaire, et peut aussi être un cadeau important pour toutes celles dont l'hostilité est enterrée par l'anxiété et la peur nourries par la société du *smartphone*. Les timides approches qui acceptent l'omniprésence éternelle des *smartphones*, vraisemblablement par souci de ne pas s'aliéner les personnes déjà empêtrées dans les réseaux numériques, sont non seulement faibles, mais aussi inefficaces et insultantes en ce qu'elles sous-estiment le désir des autres d'échapper au piège dans lequel ils sont pris.

Cette perspective est basée sur ma propre expérience, en tant que personne qui a reçu ce cadeau de camarades à de nombreuses reprises (et avec beaucoup de gratitude). Être entouré par le sentiment de fatalité finit par user, peu importe à quel point notre hostilité contre la technologie est profonde. Les propositions qui mettent l'accent sur la résistance à la consommation numérique par la force de la volonté individuelle peuvent être importantes, puisqu'en fin de compte nous devons chacun-e décider comment nous voulons vivre. Malgré cela, les paradigmes et la logique de la connexion obligatoire s'infilrent dans le tissu de nos vies, et il est extrêmement difficile de simplement reconnaître ce qui est en train de se passer, sans même parler de prendre les mesures nécessaires pour y mettre fin.

Je suis passé par le processus d'être happé par la technologie et, guidé par l'esprit intransigeant de mes camarades, j'ai réussi à m'en libérer : c'est seulement en faisant l'expérience du véritable sevrage chimique qui a suivi ma déconnexion que j'ai compris l'étendue de ce à quoi j'étais connecté. Partager des récits de vies libérées de cette technologie, se lancer les un-es aux autres le défi de penser selon nos propres termes, trouver des solutions aux problèmes qui surviennent quand nous arrêtons de dépendre de serveurs-robots est une forme basique de solidarité dans ce cauchemar technologique, et une forme de solidarité essentielle.

Mes tentatives de partager ce cadeau avec mon entourage, en commençant par mes camarades les plus proches et en continuant à travers des réseaux d'affinité plus étendus, ont été extrêmement bien reçues, et ce dans la réciprocité. Les anarchistes plus jeunes en particulier ont réfléchi à comment elles se sont senties misérables en tant qu'enfants de la génération *smartphone*, partageant ce que ça fait de n'avoir jamais appris à fonctionner sans cette technologie et comment c'est difficile d'en faire la tentative pour la première fois. Plutôt que d'être sur la défensive, comme

je m'y attendais, d'une certaine manière, avec cynisme, elles se sont lancés la tête la première dans les possibilités que pouvait

18 leur offrir le fait de se passer de leurs *smartphones*. Encore une

fois, faire des jeunes personnes une exception en les considérant comme une cause perdue est insultant, étant donné que la dépendance technologique traverse tous les pans de la société. Ceux d'entre nous qui ont vécu sans *smartphone*, peut-être même la majeure partie de leurs vies, et qui ont ensuite cédé à un moment donné sont peut-être confrontés à une tâche encore plus difficile d'introspection et de remise en question.

Réfléchir ensemble à la manière de faire évoluer les normes sociales pour qu'elles s'éloignent de la communication numérique est plus efficace si l'on considère toutes les manières que nous avons d'entrer en relation et de nous mouvoir dans le monde. Par exemple, commencer à passer chez vos camarades sans avoir envoyé un sms ou appelé au préalable – ce qui en est venu à être considéré comme intrusif ou irrespectueux – peut changer le tissu de ces relations : cela nous force à apprendre comment dire aux personnes auxquelles on tient que l'on est occupé et que l'on a pas le temps de les voir, et inversement à accepter cela sans le prendre comme un rejet et sans retomber dans la « facilité » qui consiste à éviter complètement les interactions en face à face. Nous devons comprendre que cette fuite n'est en réalité pas plus « facile », étant donné qu'elle détruit nos aptitudes relationnelles, notre capacité de nous confronter les uns les autres quand c'est nécessaire et à maintenir la confiance et le respect au travers du conflit. C'est un exemple simple qui illustre l'importance d'un engagement commun plus profond à réapprendre – ou à apprendre pour la première fois – comment s'échapper de la toile. Si nous ne pouvons pas partager cet engagement, sur quoi nos relations sont-elles fondées ? Je ne veux pas connaître les prévisions météo de l'application ; j'apporterai une carte pour que tu puisses laisser ton téléphone ; est-ce qu'on peut juste prendre le temps de réfléchir à cette question ensemble plutôt que nous précipiter sur Google ? – toutes ces interventions peuvent sembler mineures, mais si de tels petits défis sont constants et mutuels (au côté de défis plus sérieux, comme celui de *se débarrasser* enfin de ce foutu téléphone !), ils peuvent ouvrir un espace pour recréer des liens dont nous n'avions même pas réalisé qu'ils nous avaient été volés.

À un niveau individuel, nous devons également prendre cet engagement face à nous-mêmes, sans égard pour l'attitude des autres autour de nous, et le renouveler à chaque fois que cela sera nécessaire. Il s'agit d'un processus visant à regagner notre propre confiance, à faire tout notre possible pour ne pas la trahir et, si cela arrive, à apprendre à la regagner à nouveau. Les *smartphones*, internet, etc. nous apprennent à nous méfier de nos instincts, de notre propre perception sensorielle de l'univers, et à croire uniquement en l'expertise du moteur de recherche. Abandonner les *smartphones* ne peut donc être réduit à une « détox » technologique,

qui serait un autre moyen de s'adapter – et donc d'accepter – le monde tel qu'il est. La tâche qui nous attend n'est pas simple. Nous ne pouvons pas non plus nous débarrasser des téléphones en tant que mécanisme de distraction qui nous empêche de faire face à nous-mêmes, qui engourdit nos peurs et notre chagrin pour simplement les remplacer par un autre mécanisme similaire – la télévision, la navigation sur internet, etc. Si nous ne réussissons pas à régler ce problème à la racine, les téléphones finiront tôt ou tard par refaire leur apparition.

Souvent, le soir, quand ses amis étaient rentrés chez eux, elle restait encore un long moment assise, seule, dans le vaste cercle de pierre du vieux théâtre, au-dessus duquel s'arrondissait le ciel scintillant d'étoiles. Elle écoutait simplement le grand silence.

Elle avait alors l'impression d'être à l'intérieur d'une gigantesque oreille à l'écoute du monde des étoiles. Et elle croyait entendre une musique douce mais puissante, qui lui allait au cœur de façon étrange.

Ces nuits-là, elle faisait des rêves particulièrement beaux.

Et maintenant, si vous croyez encore qu'écouter, ça n'a rien d'extraordinaire, essayez donc, pour voir si vous êtes capable de faire aussi bien.

Michael ENDE, *Momo ou l'étrange histoire
des voleurs de temps et de l'enfant qui rendit
aux gens le temps qui leur avait été volé*

Illusions mises à jour¹

Anonyme

La vérité est que la technologie magnifie le pouvoir en général, mais les vitesses d'adoption diffèrent. Les inorganisé-es, éparpillé-es, marginal-aux, dissident-es, impuissant-es, criminel-les : illes peuvent se servir de nouvelles technologies plus rapidement. Et quand ces groupes ont découvert l'internet, illes avaient soudainement du pouvoir. Mais quand des institutions déjà puissantes et grandes ont enfin trouvé le moyen de s'en servir pour leurs besoins, elles avaient davantage de pouvoir à magnifier. La différence est là : Ceux éparpillé-es ont été plus agiles et rapide à se servir de ce nouveau pouvoir, tandis que les institutions étaient plus lentes mais ont été en mesure d'utiliser ce pouvoir avec plus d'efficacité. Alors tandis que les dissident-es égyptien-nés utilisaient Facebook pour s'organiser, le gouvernement syrien utilisait Facebook pour identifier les dissident-es.

Bruce SCHNEIER,

Power in the Age of the Feudal Internet (2016)

Jamais encore il n'avait existé une aussi grande accumulation de *data* sur des plateformes si ouvertement accessibles sur des aspects du monde contemporain que nous pourrions considérer comme des horreurs. Viols, inondations provenant de dérèglements climatiques², prises d'otage, décapitations, désastres « industriels »³ et violences policières dégringolent sur nos fils d'informations et nos suggestions de vidéos, évitant les censures et les frontières étatiques. Et pourtant on n'a jamais si peu agi face à l'immensité des dangers qui nous font face. D'un côté, certain-es voient dans cette visibilité

1 Chapitre extrait de *Pris.e.s dans la toile : Notes d'une époque de délire cybernétique*, Marseille, Bus Stop Press, 2018 (cote CIRA : Af 2152).

2 Voir *Return Fire* vol.2. p. 15 (cote CIRA : Pa 626).

3 Voir *Return Fire* vol.1. p. 28.

un potentiel positif pour déclencher des révoltes contre n'importe quelle atrocité en question, des rebellions du genre qui ne manquaient pas à travers l'histoire pré-numérique⁴, bien que cela soit encore à prouver. De l'autre côté, d'autres voient la seule existence de cette « démocratisation de l'information » comme un contrepoids aux excès de nos dirigeants. Dans les deux cas l'argument repose sur une hypothèse que nous pensons ne pas être vraie : à savoir qu'il n'y aurait qu'une simple relation causale entre *information* et *action*. Alors qu'on pourrait légitimement considérer que les soulèvements continuent d'avoir lieu en *dépit* de la prévalence des médias numériques (en incluant l'usage qu'en font leurs protagonistes) et non pas *à cause* d'eux, et que le festin d'information aigüise notre appétit d'en faire des armes et de nous en servir, *d'en faire les nôtres*.

Par exemple, les typologies de consommation médiatique en ligne semblent orientées dans une direction opposée à l'engagement réfléchi. Une étude datant de quelques années trouvait que la plupart des pages web étaient vues pendant 10 secondes ou moins. Moins d'une vue sur dix durait au-delà d'une minute, et une part significative de celles-ci impliquait des pages de fenêtres de navigation laissées ouvertes. Comme nous l'avons noté, quand les valves de la surcharge d'information s'écoulent à plein régime, si tu n'as pas, ou ne prends pas, le temps de l'ingérer, de la réfléchir, elle peut simplement assommer, ou se limiter à transmettre des opinions prémâchées plutôt qu'une pensée critique. Combien de fois tombe-t-on en ligne sur des faits ostensiblement horribles ou excitants, ou des débats surprenants ou convaincants, aussi vite oubliés jusqu'à ce que l'on se les fasse rappeler à nouveau, de retour en ligne ? De toute évidence ce n'est pas toujours le cas, mais cette régularité devrait nous alerter sur la manière diminuée par laquelle cette « information » arrive dans nos quotidiens, quand il est si difficile de trouver le temps et l'espace de s'en servir, et plus particulièrement de s'en servir avec une quelconque réflexion profonde. Combiné avec une vie « sociale » consistant de plus en plus en des échanges à distance de banalités, le résultat donne souvent des individus assis seuls et fixant des écrans, « aimant » des sujets qui les touchent momentanément ou des événements auxquels on pourrait peut-être aller, ou pas, puis allant se coucher. Même lorsque l'on se rencontre en chair et en os, il semble parfois difficile de pratiquer ce vivre-ensemble, de laisser place à une sensation tangible de rencontre et d'ouverture qui ne soit pas définie par les exigences de nos communications médiatisées (textos, tweets, commentaires, etc.).

Les résultats sont visibles dans nombre de soi-disant « mouvements sociaux » contemporains, qui comportent souvent des éléments hautement technophiles, perçus par certains comme un aspect important et même crucial, quelle que soit la lutte dont il s'agisse. Cela impacte un grand nombre des activités sur le terrain : banderoles et affiches, pensées davantage pour les appareils photos que pour la communication dans la rue, réduction du dialogue entre les participant-es et ceux qui les observent, promotion d'un *hashtag* spécifique, et autres affadissement à seule fin de produire des textes de tracts pouvant facilement être « scannés ». Toute créativité et spontanéité qui jaillissait dans les moments de contestation est domestiquée sur place par le fait de réduire toute intervention en une représentation de données à diffuser sur des médias, même si ceux-ci sont auto-édités. Ici encore, les plateformes elles-même altèrent la manière dont les luttes sont conçues et perçues, qu'importe le contenu, et les mouvements en sont d'autant plus dépendants qu'ils sont susceptibles de les critiquer. Kevin Tucker a observé sur les débuts de ce changement (pour ce qui est de l'Amérique du Nord) :

À travers le mouvement altermondialiste, et les émeutes de rues de la fin des années 1990 et 2000, tu vois cet élément d'implication qui se transforme en des rôles de spectateur-ices. Il y a eu un changement dans les priorités, de prendre part dans la résistance à tout documenter. Tout d'un coup, la plateforme Indymedia était au centre des préoccupations⁵. Il y avait certainement de bons côtés, mais à l'époque on avait l'impression que ça prenait vraiment toute la place. Avec le recul, ce fut absolument le cas. Et c'était logique, d'une certaine façon, tandis que la répression augmentait, le besoin de documenter était important. Mais d'un autre côté, on a fait de la documentation l'événement et non un moyen. La diffusion de l'internet a vraiment été la pièce manquante du puzzle pour faire que ça fonctionne. Je ne suis pas certain de pouvoir dire si c'était une coïncidence ou non, mais il y a eu une transition réfléchissant dans le milieu ce qui se passait plus largement dans la culture vis-à-vis d'une approche pro-internet du radicalisme.⁶

5 Plateforme d'auto-publication indépendante initialement formée pour faciliter et communiquer sur l'organisation d'actions contre le sommet de l'Organisation Mondiale du Commerce à Seattle, États-Unis fin 1999.

6 Kevin TUCKER, *Social Media, Revolt, and Civilization : An Interview*.

Disponible sur : <https://itsgoingdown.org/an-interview-with-kevin-tucker/>.

Quel genre de mouvements sont créés dans une telle transition ? Comment diffèrent-ils des précédents ? Ces questions ont été celles posées par Zeynep Tufekci après qu'elle avait identifiée les difficultés des mouvements sociaux à préserver et maintenir l'attention :

Les cycles d'explosion et d'accroissement des prises de conscience et résignation ne sont qu'une des phases de la vie d'un mouvement social *en réseau*. Mais c'est peut-être là leur spécificité. [...] On pourrait dire des infrastructures numériques qu'elles suivent une trajectoire commune avec d'autres technologies perturbatrices. Les périodes initiales d'incompréhension et d'ignorance gouvernementales ont rapidement laissé place à l'apprentissage des forces et faiblesses des médias, ainsi qu'au développement de nouvelles méthodes pour contrecarrer la contestation. En revanche, les changements de capacités du mouvement qui agrandissent ses aptitudes à coordonner des actions et promouvoir les causes défendues sont aussi bien réelles. [...] Les médias sociaux ont donné de grands pouvoirs aux contestataires dans trois domaines clefs : l'attention publique, le contournement de la censure et la coordination, ou logistique. Les anciennes formes conservatrices, qui dépendaient de points d'accès et contrôles stratégiques aux quelques outils de diffusion médiatique, ne fonctionnent plus aussi efficacement qu'elles l'ont fait dans le passé, et plus de la même manière. Les technologies numériques fournissent un moyen avec lequel de nombreuses personnes peuvent avoir accès à l'information que leur gouvernement préférerait leur bloquer. Les manifestations de rues peuvent être coordonnées en temps réel. Pour autant cela n'implique pas que les médias sociaux n'ont donné du pouvoir qu'aux manifestant-es exclusivement ; ils ont aussi aidé les gouvernements ainsi que d'autres factions de la société en leur fournissant des outils qu'elles peuvent également employer à leur avantage. [...] En permettant aux contestations de rapidement s'intensifier, sans des années de préparations, les infrastructures numériques agissent comme un échafaudage pour les mouvements, en masquant leurs faiblesses, et particulièrement leur manque d'aptitudes collectives d'organisation, de prise de décision et généralement leurs dynamiques de travail qui ne peuvent s'acquérir qu'à travers de longues périodes de travail collectif. [...] Ainsi, les technologies numériques ont certainement permis d'augmenter les capacités de contestation dans un

grand nombre de dimensions, mais ceci vient avec des contreparties imprévues : les infrastructures numériques contribuent à des fonctions qui auraient autrement requis une organisation à long terme, ce qui, presque comme un effet secondaire, contribue à créer la capacité organisationnelle pour répondre aux nécessités requises par un mouvement au long terme. Travailler ensemble pour prendre soin de la logistique d'un mouvement, même si c'est assommant, construit aussi la confiance et la capacité à collaborer efficacement. En conséquence, de nombreux mouvements récents entrent dans les phases les plus délicates, la confrontation potentielle avec les autorités, sans aucune expérience passée de travail ensemble ou de gestions dans le stress de ces moments cruciaux.⁷

Après avoir observé les insurrections en Turquie en 2013⁸, et au Magreb depuis 2011⁹, Zeynep Tufekci a utilisé une référence à la marche sur Washington de 1963, pendant le mouvement étasunien pour les droits civiques.

Une fois que la marche a eu lieu, ce n'était plus seulement une manifestation de milliers de personnes mais plutôt, un signallement aux détenteurs du pouvoir d'une capacité organisationnelle susceptible de menacer leurs intérêts. [...] En comparaison les marches massives d'Occupy qui se sont déroulées à travers le monde dans plus de 900 villes, éclipsant la plupart des événements en terme de taille, ont pourtant été organisées en deux semaines [mais] sans avoir une capacité organisationnelle similaire. Tandis que cela apparaît comme un raccourci pour les manifestations, des faiblesses sont aussi engendrées étant donné que ces manifestations ne signalent pas le même niveau de capacité organisationnelle par rapport à des contestations précédentes, et donc ne posent pas nécessairement la même menace aux gouvernements et pouvoirs.

D'autant plus que, pour ceux d'entre nous moins intéressés à être forcés dans des catégories et définies par le mouvement social dans lequel

7 Zeynep TUFEKCI, *How social media can weaken a revolution*. Disponible sur [vice.com/en](https://www.vice.com/en)

8 Voir *Return Fire* vol.2. p. 48.

9 Voir *Return Fire* vol.2. p. 87.

nos actions sont inévitablement inscrites, il devient plus difficile d'éviter une telle compartimentalisation. Dans un registre similaire, le texte *Fighting in the new terrain* touche à ce sujet sur la manière dont « L'internet a déplacé l'anonymat du domaine des criminel·les et anarchistes en un aspect des communications quotidiennes. Et pourtant, inexplicablement, il détermine des identités politiques et des positions en fonction d'une nouvelle logique. Le paysage des discours politiques est cartographié à l'avance par des URL, et il est difficile de produire une mythologie du pouvoir collectif et de la transformation quand chaque déclaration est déjà située dans une constellation connue. Une affiche sur un mur pourrait y avoir été collée par n'importe qui, et sembler indiquer un sentiment général même si elle ne fait que représenter les idées d'une seule personne. Ailleurs, sur un site internet, la même déclaration paraît dans un monde isolé dans des ghettos idéologiques.¹⁰ »

[...]

Un autre argument utilisé en faveur de l'utilisation des plateformes numériques pendant des mouvements sociaux, souvent au détriment de formes de communication plus concrètes et de rencontres, est que ceux qui ne participent pas de cette manière-là seraient laissés « de côté », les « masses », réelles ou imaginaires qui se sentent concernées par la lutte en question, quelle qu'elle soit. C'est peut-être le cas, bien qu'une telle pensée rende clairement prioritaires les objectifs quantitatifs comme le nombre de personnes « touchées », opposés aux facteurs qualitatifs tels que la profondeur de la communication et la solidité des affinités découvertes. Pourtant, il semblerait qu'il existe un danger à « rejoindre » de manière non-critique l'avancement de l'évolution des médias numériques, en leur permettant de nous échapper. Les inévitables sections de commentaires, soit banales soit super-toxiques que comportent maintenant un grand nombre de sites web ont commencé comme innovations sur le réseau Indymedia ; le programme de textos informatisés qui a servi de modèle pour Twitter¹¹, a été développé par l'*Institute of Applied Autonomy* pour la manifestation contre les conventions nationales

10 CRIMETHINC, *Fighting in the new terrain: What's changed since the 20 th century*. Disponible sur : crimethinc.com/

11 N.D.T. : L'IAA était un groupe de recherche informel lancé en 1998 sur la base de l'utilisation contestataire de technologies dans le but d'étendre l'autonomie des activistes *humain·es*. Leurs initiatives les plus connues sont I-see, permettant une utilisation décentralisée des réseaux de caméras de surveillance ainsi que TXTMob pour encourager la communication parmi les manifestant·es lors de grands rassemblements et qui a inspiré Twitter. Elles ont principalement été mises en utilisation lors de la Conventions Républicaines étasunienne à New York en 2004.

Républicaines et Démocrates. Ironiquement, quand on entend tous les discours sur la diversité permise par l'internet, de nombreux·ses anarchistes et (autres) radicaux·es, même parmi ceux rejetant l'optimisme numérique, semblent contraint·es à préférer le tout-englobant Facebook et cie du courant dominant informationnel par rapport aux canaux autonomes. Cela semble grandement contribuer à perpétuer la ghettoïsation de la critique radicale en une énième niche identitaire en ligne, donner un autre statut à ton profil, et accélérer davantage le fractionnement de ces mêmes critiques en une série de silos dans lesquels on peut être certain de n'entendre plus que des voix similaires à la sienne¹².

Plutôt que de se réjouir dans l'évasion de ces débats artificiellement limités caractéristique du paradigme des médias de masse des dernières années (et qui par bien des aspects a été la colle tenant ensemble les démocraties de la modernité tardive), et dont les médias sociaux s'éloignent véritablement, nous ferions bien de penser comment la *production d'opinions* occupe toujours une grande place dans ce nouveau paysage démocratique. Comme nous l'avons vu récemment aux États-Unis, le fait qu'un candidat ait pu gagner la présidence en dépit de l'hostilité de presque tous les médias de masse nationaux a pu laisser penser que les plateformes de médias sociaux jouissaient maintenant d'une plus grande influence que ces institutions. Bien sûr, plutôt que de signifier quelque horizontalité ou nivellement du pouvoir, ce sont toujours les énormes disparités d'influence, de présence et de ressources qui continuent de caractériser le paysage des réseaux sociaux, en créant ce qui pourrait peut-être être plus efficacement décrit comme une *polycentralisation* de ces sphères, davantage qu'une décentralisation. Pour en revenir à notre sujet, l'idéologie du pluralisme démocratique, sur laquelle reposent confortablement ces plateformes technologiques, affiche/accepte n'importe quelle opinion (libérale, conservatrice, anarchiste, féministe, capitaliste) et l'estime tout autant valide, du moment qu'elle ne reste que ça, une *opinion*. Alors, la sortie de la scène principale du discours social, et de la « production de faits » fait dans ce cas le jeu de la fragmentation : toutes ces niches numériques n'ont jamais besoin de se croiser et les gens se retrouvent habitués à ce que n'importe quel point de vue ait une page web et un cadre, rendant les véritables débats et contestations d'idées (ces

12 Au moins, et même si certaines conversations finissent parfois par atteindre des espaces plus larges et diversifiés comparé aux réseaux sociaux pré-numériques, ça n'enlève pas le degré alarmant avec lequel de véritables associations incarnées sont répétitivement fuies pour l'efficacité supposée du Net.

outils, jouets, armes que nous pourrions en fait prendre en main et véritablement utiliser) plus difficile et éphémères. Plutôt que (dans la plupart des cas) censurer les activités en ligne, les démocraties d'aujourd'hui et de demain apaisent certaines *démographies* qui tiennent certaines influences, amènent certains votes et génèrent certains revenus publicitaires en occupant certaines niches de consommation. Dans ce contexte l'aliénation n'a fait qu'empirer : par expérience, il semblerait que les espaces les plus propices pour construire des relations subversives avec la volonté d'agir véritablement sur nos conditions sont ceux où se confrontent différentes conceptions du monde et les moyens de l'habiter. En effaçant les espaces qui pourraient donner naissance à de tels conflits et donc le potentiel d'approfondir nos analyses et nos affinités, l'internet nous affaiblit.

Ce que je hais à propos de l'Internet, bien sûr, – pointe Aragorn ! – c'est la rapidité avec lequel il est passé d'une cacophonie décentralisée de voix, perspectives et moyens de transmissions d'idées différentes en un médium canalisé, médiatisé, contrôlé et censuré reproduisant la plupart des défauts des médias qui l'avaient rendu populaire au début. Dans le contexte de l'internet anarchiste, ça veut dire que la première vague de sites internet administrés par des anarchistes a presque complètement disparu. Les discussions anarchistes qui se déroulaient sur l'internet ont presque toutes migré sur Facebook et/ou dans des contextes éphémères comme snapchat, instagram et twitter.¹³

Une chose est certaine, et en dépit d'initiatives en ligne notables (certaines par lui, mais aussi par d'autres) qui s'essayaient à contrer cette tendance, l'atmosphère générale qui accompagne la plupart des espaces de conversations « radicaux » en ligne est une de cynisme, d'auto-flicage et d'étourderie avec comme priorité prenant le pas sur toute autre le fait de « gagner le débat », par n'importe quel moyen nécessaire. Le texte *Robots of repression* observe :

En quelques années, les forums de commentaires de l'internet se sont transformés en un appareil répressif, bien que démocratiques par excellence. Avec presque tout le monde prenant une part active, les forums de discussions sur internet, créés et utilisés

dans le cadre des luttes anarchistes sont devenu des espaces acceptables pour l'intensification des divisions sectaires basées sur l'ombre d'une once de différence critique, la prolifération d'affinités superficielles ou esthétique, accusations d'être une balance ou de viol, publication d'information légalement compromettante, divulgations d'anonymités, érosion de la solidarité et son remplacement par de la désinvolture et une culture de l'auto-gratification et de l'approfondissement du superficiel : TLDR [Too Long; Didn't Read].¹⁴

Même si les réseaux sociaux et les forums de discussions échouent à nous enfermer, c'est tout aussi facile de se permettre de s'intoxiquer par le flot constant de mises à jour d'un media en ligne spécifiquement anarchiste. Nos habitudes méditatives et créatives qui ont à un moment distingué les interventions anti-autoritaires dans certains aspects de la vie sociale, ont succombé au bourdonnement constant de l'échange d'informations (souvent par la promotion d'événements et d'actions très formelles et sous-contextualisées) ; alors nous ne nous distinguons plus des autres modes de navigation qui jouent sur l'exaltation momentanée à partir de leurs sujets de prédilection. Il s'agit là d'un aspect sous-évalué des conceptions apparues ces dernières années des « anarchismes en action » (malgré des qualités souvent intéressantes). Mis à part les points forts parfaitement évidents comme le fait de reconnaître un peu partout dans le monde des cœurs qui battent au même rythme que les nôtres, il est utile de questionner les effets que nous inculque à travers ces moyens la domination que les sentiments de « groupitude » culturelle peuvent avoir sur nos luttes. Peut-être que jamais auparavant nous n'avions « joué » sur une scène qui nous aurait offert une telle audience, et probablement si exclusivement composée d'autres anarchistes, même si aucune n'existe localement, plutôt que les habitant·es de n'importe quel environnement social que nous fréquentons.

Si nous reconnaissons que des facteurs complexes entraînent à la fois les causes et résultats de nos actes, autant que d'accepter la poursuite « socialisée » et bien trop humaine du besoin de reconnaissance, et donc ne ressentons pas le besoin d'établir des motivations « pures » pour agir, nous devrions être conscient·es du potentiel pour de telles actions d'être prises pour le bénéfice de la capacité à participer à l'estrade virtuelle de leur revendication. Ou au moins, quand c'est fait par l'exclusion ou au détriment de tentatives d'influencer nos environnements et conditions plus immédiates.

À quel point est-ce que cela devient moins à propos de propager des messages de solidarité ou de renforcer des projectualités véritables, des descriptions des méthodes utilisées, qui nous renforcent dans nos luttes dans le monde réel, et davantage une question de jeux en ligne d'auto-gratification ? Clairement, cela doit être évalué au cas par cas sans généralisations mais nous pensions qu'Antonio Antonacci pourrait avoir voulu dire quelque chose de la sorte¹⁵ quand il a dit :

Personnellement, j'ai quelques doutes sur les objectifs visés et la propagande spectaculaire. Même si je reconnais que celles-ci peuvent avoir un potentiel, je pense aussi qu'elles appartiennent à une société de l'apparence, basée sur rien et immergée dans une époque d'hyper-information et de centralisation du besoin de communiquer, et dans laquelle des excès de communication risquent de créer de la confusion et de dégénérer dans l'exaltation comme fin en soi.¹⁶

Ce nouveau contexte apparaît séduisant, et contient sans doute des potentiels, car qu'on le veuille ou non, c'est l'océan plus grand dans lequel certaines d'entre nous nagent déjà. Pour leur contribution écrite à la convergence de 2013 dans l'espace anarchiste Nadir de Thessalonique en Grèce, au sujet des structures anarchistes de « contre-information » destinées à disséminer les communiqués, nouvelles et analyses, les administrateur·ices de 325.nostate.net se défendaient en écrivant que « la guerre de l'information est un environnement d'opérations déterminantes pour la nouvelle guérilla urbaine anarchiste autant que la métropole l'a été pour les révolutionnaires du passé, la frontière entre les espaces ruraux et urbains. [...] Nous souhaitons d'une part faciliter à ceux qui entendent parler des actions directes sur les médias dominants l'accès aux communiqués et aux contextes des actions, et d'autre part permettre aux groupes de contre-information informels de grandir et de développer les conditions d'une subversion à grande échelle. L'accès à l'information doit devenir une arme contre le système, qui s'en sert déjà pour sa domination sur les médias ». Pourtant, plus loin dans le même paragraphe, ils admettent que « non seulement le nouvel environnement médiatique est de plus en plus auto-publié, mais il est capable d'absorber et d'assimiler tous les points de vues

15 Voir *Return Fire* vol.3. p. 71.

16 Adriano ANTONACCI, *Letter from anarchist prisoner Ariano Antonacci*.
Disponible sur <https://325.nostate.net/>

et même les réalités des attaques. »¹⁷ De quelle manière cela se recoupe-t-il avec les dangers mentionnés précédemment sur l'assimilation démocratique et la ghettoïsation ? De quelle manière est-il possible de maintenir une présence pour permettre de contextualiser les actions et autres dans le domaine numérique, sans minimiser le degré avec lequel c'est simplement assimilé comme une énième esthétique provoc pour une catégorie distincte d'auditeur·ices, et privé de ses véritables conséquences ? Il s'agirait véritablement d'un gâchis d'opportunités de pouvoir, quand les conditions s'y prêteraient, pousser une situation incontrôlable dans une direction permettant les expérimentations des formes de vies que l'on veut réaliser mais aussi généraliser, que la forme de dialogue avec lequel nous soyons les plus accoutumé·es soit la publication de textes auto-congratulateurs les un·es aux autres via le net.

Et pourtant, il semble que ce soit le point d'entrée de nombreuses personnes pour ce que certains types d'anarchistes *font*, aussi bien que la limite de participation. Il s'agissait d'un argument souligné dans un numéro du journal *Aversión* :

Internet vous force à une mise-à-jour constante et tout est fait à une vitesse qui excède les capacités humaines. Quel est l'intérêt de savoir ce qui se passe tout autour de la planète en temps réel ? Notre capacité d'intervention dans notre réalité immédiate est déjà limitée en elle-même. Jusqu'à quel point est-ce que cela produit la même anxiété dérivée de la vitesse avec laquelle, par exemple, la technologie ou la mode change, et donc perd sa valeur et son sens ? [...] Un grand nombre d'entre nous sont devenu·es anarchistes en participant à des discussions, en écrivant des lettres à des prisonnier·es, en lisant des brochures, en visitant des bibliothèques anarchistes, en nous abonnant à des revues de l'autre bout du monde, en discutant avec d'ancien·nes saboteur·ses et combattant·es, etc. Mais en ce moment la formation se fait principalement à travers des blogs et des réseaux sociaux. [...] Il semble qu'aujourd'hui, Internet inclut de nombreux aspects de nos existences et affecte les relations humaines, contribuant donc à de l'isolation, l'atomisation et l'aliénation. »¹⁸

17 L'ensemble du texte collectif de 325 est disponible sur <http://docplayer.gr/1470103-Contribution-to-nadir-squat-gathering-from-325.html>

18 *Aversión : Publicación Anarquista vol.8*, 2013. Traduit en anglais et disponible sur <https://actforfree.nostate.net/?p=15090>

En d'autres mots, tandis que beaucoup « apprennent » maintenant leur anarchisme sur Wikipedia, formant leurs représentations à un degré (ou plus) de séparation des véritables complexités vécues et des tentatives de les habiter, illes sont radicalisé-es sur un terrain que nous influençons seulement marginalement, et dont en quelque sorte la forme contredit le contenu. Notre question doit être, de quelle manière l'Internet ouvre des espaces, et de quelle manière il nous enferme ? Lesquels aident à l'auto-crédation et à l'inspiration, et quels sont ceux qui n'entraînent qu'un simple enrôlement, ou un espace en ligne pour exposer son mécontentement à notre propre catégorie démographique ?

Au moment d'annoncer sa démission de la maintenance de la page d'information en ligne anarchistnews.org, « Worker » a pointé que

[l']Anarchisme pour les gens qui utilisaient le mot, était plein de groupes de gens qui faisaient des choses. Depuis le développement de l'Internet, c'est devenu de moins en moins le cas. Ma plus grande déception en m'occupant d'anarchistnews.org est que j'ai été témoin de cette dégradation des activités intéressantes des anarchistes. L'internet n'induit aucune activité intéressante et les tue dans l'œuf. La plupart des nouvelles-eaux anarchistes ont peur de l'attention de la communauté anarchiste au plus large parce que celle-ci ne vient presque jamais en soutien, et quand c'est le cas, ça prend la forme de la bienveillance rhétorique des sandwiches à la merde des ONG [compliment-insulte-compliment]. L'internet est maintenant au centre de la manière dont nous communiquons entre nous et cela signifie que notre communication est pire que jamais. [...] Si je n'étais pas particulièrement naïf à propos de ce que je pouvais espérer quand j'ai commencé anarchistnews.org, je ne réalisais pas à quel point le médium de l'Internet allait devenir puissant dans sa manière de modeler tout ce qui s'y passait. Il est presque impossible de commencer un nouveau site web DIY en 2015 et que celui-ci se fasse remarquer au-delà de ton milieu social. Les gros joueurs dominent complètement ce qui est discuté et je n'ai pas la motivation de jouer un rôle dans ce jeu des médias moderne. Je trouve Facebook, Twitter, etc. complètement rebutants et, si je les utilise, je n'ai pas envie de soutenir leur utilisation et je les vois comme totalement opposé à notre projet.¹⁹

Technofascisme. Une proposition de quitter au plus vite tous les réseaux sociaux¹

Matthieu Amiech, Gary Libot et Valentin Martinie

Depuis son rachat par Elon Musk en 2022, la plateforme numérique Twitter – rebaptisée X à l’occasion – est rapidement devenue une machine de propagande au service de son nouveau propriétaire, de Donald Trump, et d’une idéologie de droite extrême, ouvertement brutale et haineuse, mêlant xénophobie, suprémacisme blanc, exaltation de la puissance conférée par les armes et les technologies, masculinisme, libertarianisme, eugénisme, et transhumanisme.

Quelques appels à désertir ce « réseau social » avaient déjà fusé à l’époque de cette acquisition, mais c’est avec la réélection de Trump en novembre 2024 qu’ils se sont multipliés, suscitant des débats dans le monde entier, y compris en France, de l’extrême-gauche jusqu’au centre. Des citoyens ordinaires, des militants et intellectuels de renom, des collectifs, voire de grands titres de la presse européenne (*The Guardian*, *Mediapart*...) ont « quitté X », et appelé les autres à en faire autant, pour signifier leur désaccord avec les choix idéologiques de son propriétaire, et contribuer ainsi à limiter l’influence d’un Musk désormais installé au cœur du pouvoir politique étasunien.

Pour autant, même dans le sillage de la campagne (en ligne) de désertion concertée, « HelloQuitteX », nous ne voyons aucun débat d’envergure émerger sur la pertinence d’utiliser les réseaux sociaux en général. Si nous écrivons ce texte, c’est parce nous sommes aussi frappés par les refus dûment motivés de quitter X que par les départs plus ou moins satisfaits... vers d’autres plateformes, où le ciel serait plus bleu.

Ainsi, nous sommes dépités par la prise de position d’un média comme Reporterre, qui n’imaginait pas, dans un premier temps, continuer d’informer sur la dégradation des milieux naturels et des rapports sociaux sans des tweets

1 Cet article reprend et prolonge l’éditorial « Il ne faut pas seulement quitterX mais refonder des communautés politiques hors-réseau », du journal *Le Chiffon* n° 16, printemps 2025. Version réduite parue sur paris-luttes.info/

réguliers². Alors encore aux manettes de la rédaction, Hervé Kempf – pourtant l’auteur d’analyses percutantes sur le capitalisme transhumaniste – ne fera volte-face que suite au lancement de l’initiative collective « HelloQuitteX³ », en appelant à la formation de « réseaux de service public » et d’une « autodéfense numérique populaire », qui sont à nos yeux d’authentiques chimères. Mais nous sommes aussi heurtés par le communiqué des Soulèvements de la terre, qui présente leurs motifs politiques de quitter X en faisant comme si leur « présence » sur Facebook ne posait pas les mêmes problèmes, eu égard à l’évolution idéologique récente de Mark Zuckerberg, et à la contribution de sa plateforme à l’état du monde depuis vingt ans. Des options apparemment différentes, donc, mais une optique commune : continuer d’investir Internet, pour y faire vivre une « sphère de gauche [...] plus puissante que la Fachosphère »⁴.

En 2011, quand l’ensemble des médias et des milieux militants célébraient les « révolutions Facebook » dans le monde arabe, nous faisons partie des sceptiques. L’idée, alors répandue, que les réseaux sociaux favorisaient en eux-mêmes l’émergence de nouvelles aspirations démocratiques et d’une intelligence collective susceptible de faire « dégager » plus facilement les vieux dictateurs, nous semblait dénuée de fondement⁵. Pour autant, nous n’imaginions pas non plus que ces réseaux allaient jouer un rôle crucial dans « la montée en puissance, partout dans le monde, de mouvements (ou régimes) autoritaires, nationalistes et intégristes religieux »⁶.

N’est-il pas temps aujourd’hui de dresser un bilan politique, écologique, humain – de ces dispositifs numériques ? Qu’ont-ils apporté, à qui et à quel prix ? Qu’ont-ils enlevé ou détruit ? Qu’ont-ils transformé ? Même face à des constats sanitaires et écologiques catastrophiques⁷, même face à l’évidence du rôle des réseaux sociaux dans la promotion des idées et des ethos

2 Voir le texte « Pourquoi Reporterre ne quitte pas X », 3 décembre 2024.

3 « Reporterre quitte X », 17 janvier 2025.

4 Selon l’expression de Pierre PLOTTU et Maxence MACÉ, les auteurs de *Pop fascisme. Comment l’extrême-droite a gagné la bataille culturelle sur Internet* (Divergences, 2024).

5 Voir Groupe MARCUSE, *La Liberté dans le coma. Essai sur l’identification électronique et les motifs de s’y opposer*, La Lenteur, 2019 (première édition, 2012), p. 44 (cote CIRA : Af 1855 bis).

6 Matthieu AMIECH, *L’Industrie du complotisme. Réseaux sociaux, mensonges d’État et destruction du vivant*, La Lenteur, 2023, p. 32.

7 Voir Guillaume PITRON, *L’Enfer numérique. Voyage au bout d’un like*, Les Liens qui Libèrent, 2021 ; et Jonathan HAIDT, *Génération anxieuse. Comment les réseaux sociaux menacent la santé mentale des jeunes*, Les Arènes, 2025.

d'extrême-droite, il y a un refus obstiné, à gauche, de tirer les conclusions qui s'imposent. À commencer par la plus élémentaire : admettre que ces réseaux impliquent, du seul fait que des milliards de gens en font un usage ordinaire, une concentration du capital et du pouvoir extraordinaire.

Le triomphe du Nombre

Les principes de fonctionnement des réseaux sociaux ne datent évidemment pas de la prise de contrôle de X par Elon Musk. Comme le souligne le mathématicien David Chavalarias⁸ : « Par construction, les réseaux sociaux – que ce soit Twitter, Facebook, n'importe lequel – sont basés sur l'engagement, c'est-à-dire qu'ils essaient de maximiser le nombre de partages, de likes, etc.⁹ » Nous retrouvons là une caractéristique essentielle du mode de production capitaliste, pointée par Marx en son temps : qu'il s'agisse de produire des jouets ou des bombes, le travail, lorsqu'il est destiné à produire en masse, devient une quantité abstraite, un nombre d'heures équivalent à une somme d'argent. De la même façon, un message sur les réseaux sociaux ne vaut pas par sa qualité, mais par la quantité de « réactions » qu'il suscite. Peu importe que ces réactions soient pâchées ou haineuses, lapidaires ou argumentées, qu'elles découlent d'une lecture attentive ou non... C'est le nombre de ces manifestations digitales qui compte, pas leur contenu¹⁰.

Cette quantité abstraite est optimisée au moyen d'un tri algorithmique : si votre message ne fait pas réagir en masse, rapidement, il va passer à la trappe. Automatiquement, les messages qui font appel aux émotions (négatives) tendent donc à remplacer ceux qui demandent du temps. Principe de l'audimat télévisuel, désormais assisté par la puissance de calcul des ordinateurs. C'est ainsi que s'étend le règne de la logique quantitative, le renforcement d'un « monde dominé par le Nombre », comme l'écrivait déjà Georges Bernanos au sortir de la Deuxième Guerre mondiale.

À ce principe de gestion quantitative de leur trafic, les plus gros réseaux sociaux adjoignent des règles léonines, obscures et rétroactives : l'invisibilisation de certains propos selon des critères idéologiques, l'espionnage des

8 Par ailleurs co-initiateur de la campagne « HelloQuitteX » et auteur de *Toxic data, comment les réseaux sociaux manipulent nos opinions*. Si l'essayiste rappelle comment ses derniers fragilisent nos régimes parlementaires, il ne remet pas fondamentalement en question leur déferlement.

9 Extrait d'une interview de David Chavalarias sur la chaîne Youtube Limit, 21 avril 2024.

10 Voir Giuliano DA EMPOLI, *Les Ingénieurs du chaos*, Gallimard, 2023 (première édition, 2019), p. 84.

comportements en ligne, le fichage des internautes. Des règles qui soulèveraient plus d'opposition pour un service de messagerie physique... Ainsi que le résume Chavalarias, tout se passe comme si « la Poste vous disait : « Je peux lire votre courrier, je peux l'ouvrir, je peux le modifier, décider de le distribuer ou pas, et tout le contenu des lettres que vous recevez ou que vous envoyez, j'ai un droit exclusif de l'utiliser comme je veux. » » Dans de telles conditions, comment des idées et des courants critiques pourraient-ils devenir hégémoniques dans ces « espaces » ? Comment espérer subvertir, sur les réseaux, un capitalisme dominé par les géants du numérique ?

La parole humiliée

Mais le problème est encore plus profond. L'utilisation massive de plateformes fonctionnant selon les principes rappelés ci-dessus bouleverse notre rapport au monde, aux autres, à nous-mêmes. Depuis l'internaute lambda cherchant à exister sur la toile, jusqu'aux communicants professionnels (journalistes inclus) guettant les dernières nouveautés algorithmiques dans le souci de doper leur audience et leur impact en ligne, tout le monde est devenu « producteur de contenus » dans une économie prédatrice de « l'attention numérique » – en l'occurrence, il serait plus juste de parler d'économie de l'inattention, tant cette dépendance aux réseaux entraîne un étiolement rapide de la faculté à se concentrer sur le moindre sujet. La concurrence pour le temps de cerveau des influençables est acharnée, elle mène fatalement à une surproduction de messages. Il faut publier plus, plus vite. C'est-à-dire publier n'importe quoi, pour occuper le cyberspace.

Sur les écrans, les images finissent de liquider le texte. Or, même si un flux d'images est constitutif de notre esprit animal, notre pensée d'être humain s'incarne avant tout dans le verbe. À mesure que le rythme de production-publication s'accélère, les messages sont de plus en plus brefs ; les images elles-mêmes sont de plus en plus dynamiques, « multimédia », synthétiques. En conséquence de cet aplatissement, les représentations collectives deviennent de plus en plus schématiques.

Dans ce contexte déjà très problématique, l'apparition récente des logiciels de génération automatique de textes, d'images et de sons ne constitue ni une rupture, ni une dérive. Les agents conversationnels, Chat GPT et cie, s'inscrivent dans la continuité des moteurs de recherche, des « systèmes experts » des entreprises, et des *chatbots* de nombreux sites Internet depuis plusieurs années. Ils sont un résultat du productivisme informationnel que nous venons de décrire, et ne peuvent que l'alimenter. Partant, ils vont approfondir les logiques psychiques, sociales et politiques déjà à l'œuvre avec les réseaux sociaux, c'est-à-dire le déploiement

d'une société de l'absence¹¹, où le monde est de plus en plus livré à domicile¹² aux individus, et où une place inédite est laissée à la dimension pulsionnelle de nos existences.

Après s'être jetée, à la fin des années 2000, sur les réseaux sociaux et les smartphones, une partie importante de la population se jette désormais sur « l'intelligence artificielle ». Ce sont près de 12 millions de Français qui utiliseraient déjà des agents conversationnels de type Chat GPT, pour y trouver des réponses aux divers problèmes qui se posent à eux dans leur journée¹³. Plus que jamais, nous nous trouvons face au succès spontané de technologies qui cherchent à réduire, au prix de dépenses insensées d'électricité et de métaux rares¹⁴, l'écart entre la réalité et nos projections, entre nos besoins (ou désirs) élémentaires et les moyens de les réaliser. C'est pourtant de cet écart – de l'épaisseur du réel – que naît pour chacun la nécessité et la volonté de transformer sa situation, et le monde. Ainsi, les voix spectrales des agents conversationnels, et autres assistants vocaux, s'annoncent comme une arme redoutable au service de la paresse, de la sédentarité des corps et de l'affaiblissement du goût de la vie – mais aussi du goût de la lutte. Comme une bonne partie de ce que propose l'Internet depuis ses débuts, elles vont dans le sens d'un abandon progressif de soi-même à la machinerie universelle et anonyme, générateur de comportements grégaires et d'une réceptivité accrue aux discours autoritaires.

La prime à la brutalité

Il est grand temps de réaliser que sur les réseaux prétendument sociaux, les extrême-droites sont chez elles. Le problème n'est pas que les « forces progressistes » (syndicats, associations, partis politiques, médias alternatifs, ...) n'ont pas assez investi Internet et les plateformes ; bien au contraire, elles l'ont fait en premier, pensant que le réseau universel permettrait le

11 Ce terme est employé par la très modérée fondation Jean Jaurès, dans son rapport « Réhumaniser la société de l'absence » (décembre 2024), dont nous recommandons la lecture.

12 Expression de Günther ANDERS dans son analyse des débuts de la radio et de la télévision, dans *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme humaine à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2002 [1956], p. 117 à 187.

13 Source : Médiamétrie, « L'année Internet 2024 », communiqué de presse du 13 février 2025.

14 Voir Célia IZOARD, « L'esprit qui dévorait la matière. L'IA, une technologie insatiable », *Écologie & politique*, n° 69, 2024, p. 73-84.

triomphe de leurs idées. Mais une fois la majorité des populations connectées, d'autres acteurs s'y sont imposés et ont habilement profité des règles de fonctionnement algorithmique des plateformes, règles favorisant la simplification des questions, la brutalité des propos et le fonctionnement en meute. C'est ce qu'ont compris notamment les services de renseignement et d'influence russes, les entrepreneurs terroristes de l'État islamique, les nationalistes hindous, puis un nombre croissant d'idéologues d'extrême-droite, européens comme américains.

Les résultats édifiants de cette évolution se trouvent dans un reportage récent du *Monde diplomatique* sur les campagnes et les petites villes d'Allemagne de l'Est, où l'auteur constate la banalisation d'une sous-culture masculiniste, à base d'images virilistes et de références explicites au régime nazi et son idéal de pureté raciale. Le journaliste explique :

À cette toile militante s'ajoute la toile numérique : très tôt l'extrême droite a massivement investi dans une communication calibrée sur les réseaux sociaux les plus usités chez les jeunes, en particulier TikTok mais aussi Instagram, Snapchat, Whatsapp et Youtube. La Junge Alternative jongle habilement avec l'algorithme de TikTok pour susciter un maximum de viralité, quel que soit le degré de véracité des messages – on sait que les plus cliquants suscitent souvent le plus de clics, notamment ceux qui touchent à la question migratoire. [...] Le résultat se mesure en termes de visibilité mais aussi de centralité : isolée dans le jeu politique institutionnel, l'AfD n'incarne pas aux yeux des jeunes sympathisants ce parti extrémiste dont on se méfie. On ne se cache plus d'y adhérer [...]. Adolescents et post-adolescents ne sont pas nécessairement convaincus par ses thèses : beaucoup ont simplement envie d'« en être », d'intégrer un groupe de jeunes attirant, qui a ses habitudes, ses codes vestimentaires, son langage, son humour, ses dirigeants charismatiques, sa réputation, ses filles blondes au regard bleu assuré et ses garçons aux cheveux très courts. « Aujourd'hui, c'est trop cool ou tout à fait normal d'afficher des slogans d'extrême-droite dans son garage ou dans sa chambre », affirme M. Ocean Hale Meissner, un jeune activiste anti-AfD de la petite ville de Döbeln en Saxe.¹⁵

Même type de constats, à propos de l'affaire Andrew Tate, anglo-américain crapuleux accusé dans plusieurs pays de trafic d'êtres humains, de viols et d'abus sexuels, capable de déclarer publiquement « Je suis un homme qui bat les femmes, alors attention à vous, parce que vous êtes les prochaines », et pour la libération duquel Donald Trump est intervenu personnellement :

Au Royaume-Uni, Andrew Tate a un écho considérable auprès des adolescents : 84 % des 13-15 ans ont déjà entendu parler de lui. Des études ont montré que la hausse des violences faites aux femmes dans le pays était liée à la radicalisation des jeunes en ligne sous l'influence de personnes comme Andrew Tate. Les accusations de viol ne font pas baisser la côte de popularité de ces masculinistes, au contraire : la communauté d'Andrew Tate est restée solidaire derrière lui, criant au complot. Des rassemblements ont même été organisés, notamment à Athènes, pour demander la libération de « Top G » [un de ses surnoms]. Au niveau international, Andrew Tate était l'homme le plus googlé au monde en 2022¹⁶.

Rétrécissement du monde commun et repli sur soi

Face à des régressions d'une telle ampleur, il convient, pour savoir que faire, de se demander d'abord comment on a pu en arriver là. Ni la persistance d'une matrice raciste et patriarcale dans les sociétés du monde entier, ni l'habileté d'un certain nombre de communicants et d'intellectuels d'extrême-droite ne sont des explications suffisantes à nos yeux. Pour comprendre ce qui nous arrive, il est indispensable de s'intéresser à la Grande transformation numérique qui bouleverse en profondeur (et de plus en plus vite) les psychés, les rapports humains et les manières d'être au monde depuis une vingtaine d'années. Ce que nos camarades du journal *Le Postillon* nomment « le grand refroidissement technologique », dont ils comparent la gravité à celle du réchauffement climatique : « le fait qu'avec l'invasion des technologies, le monde devient de plus en plus « froid », distant, robotique, désincarné, ce qui ne peut que renforcer le repli sur soi, l'individualisme, la montée des tensions et donc au final des partis d'extrême-droite.¹⁷ »

Comme il y a un siècle, le succès de mouvements qui assument un autoritarisme et une brutalité décomplexés ne peut pas être dissocié d'une évolution sociale générale, des effets du capitalisme industriel sur la situation

16 « Andrew Tate, Donald Trump et les autres : le masculinisme comme projet politique », contre-attaque.net , 11 mars 2025.

17 Lire « L'éléphant (du déferlement technologique) dans la pièce (de l'antifascisme) », texte de la rédaction du *Postillon* (dans le n° 74, hiver 2024-2025), complémentaire de celui-ci.

économique des populations mais aussi sur les esprits et sur la texture du monde vécu. Ainsi, tout ce que Hannah Arendt avait décrit dans *Les Origines du totalitarisme* comme propice au développement de comportements totalitaires – l'isolement au travail et dans la vie quotidienne, la perte du monde commun dans une société de masse, le brouillage des faits dans l'affrontement des propagandes –, tout cela, on le retrouve en pire dans la société sans contact, où une grande partie des gens travaillent en ligne, s'informent en ligne, consomment et paient en ligne, utilisent les services de l'État en ligne, etc. L'addiction collective à Internet, aux réseaux sociaux et aux jeux vidéo, est à la fois un produit et un facteur aggravant de l'isolement profond de millions de personnes, qu'elles soient pauvres ou non ; de la désertification des centre-villes ; de la disparition des guichets de services publics, aussi bien que des bars et des épiceries.

C'est pourquoi Boris Grésillon, le reporter du *Monde diplomatique* en Allemagne de l'Est, ne se contente pas, pour expliquer la popularité de l'AfD chez les adolescents, de déplorer l'habileté de sa stratégie sur les réseaux sociaux. À la fin du passage précédemment cité, il ajoute : « L'emprise des mouvements d'extrême droite a été facilitée par la fermeture de lieux de culture et de sociabilité, ainsi que par la disparition de bon nombre d'associations et de maisons des jeunes, autant de microstructures susceptibles de proposer une alternative à l'*Alternative [für Deutschland]*.¹⁸ »

Dans la continuité des intuitions d'un Pier Paolo Pasolini dès les années 1970, le renouveau du fascisme doit être compris comme un aboutissement de la matrice productiviste et consumériste des sociétés industrielles. À plus court terme, nous le voyons comme un résultat de la marchandisation et de la numérisation foudroyantes des deux décennies écoulées, qui ont accouché d'un monde où les êtres humains se trouvent massivement isolés dans leur foyer et sur leurs écrans lumineux, dépendants d'algorithmes pour leur sociabilité comme pour leur information. Un monde où les subjectivités, les désirs et les émotions collectives sont manufacturées en série par le marketing et les industries culturelles.

On se trompe probablement en voulant combattre les idées d'extrême-droite comme autant de mauvaises solutions à discréditer. Beaucoup, à gauche, pensent encore qu'il faut leur faire barrage pour qu'elles ne rentrent pas dans les têtes, comme on ferait barrage à une nuée d'oiseaux malfaisants. Or, la situation politique présente n'est pas seulement le résultat d'une offensive idéologique : elle est aussi et surtout le fruit d'une désintégration sociale,

d'un réaménagement des rapports humains par l'argent et la technologie, qui cultivent les affects les plus déplorables chez les habitants de la terre, comme l'a parfaitement décrit Pacôme Thiellement¹⁹ : insécurité, dépendance, impuissance, rage et mépris de soi, cynisme, voyeurisme.

Mais alors, que faire ?

On nous dit : « votre critique du numérique est (globalement, partiellement ou entièrement) juste, mais il faut tenir compte de la situation politique grave. Nous ne pouvons pas désertir un terrain, celui des réseaux sociaux et d'Internet, où l'extrême-droite est à l'offensive, où elle tend à devenir hégémonique. Il faut être présent et contre-attaquer. »

Non : les extrême-droites ne reculeront pas sans que le monde change, sans que les sociétés (re)prennent une autre texture ; les discours de haine, d'intolérance, d'appels à la violence et aux guerres civiles ne seront pas refoulés sans que crève la bulle numérique qui enferme de plus en plus d'humains. Prétendre combattre ces phénomènes identitaires sur le terrain des formats courts, des clashes en ligne et des vidéos à adrénaline, est une illusion, et peut même aggraver la situation d'éclatement de la société que nous connaissons.

Nous savons bien que notre appel à quitter au plus vite tous les réseaux sociaux ne peut que susciter gêne et étonnement au vu des habitudes prises par beaucoup. Mais une nouvelle fois, nous ne pouvons que mettre en garde : s'il n'y a pas aujourd'hui une prise de conscience conséquente, si l'on ne saute pas du train maintenant, ce sera encore plus nécessaire et encore plus difficile, dans deux ans, dans cinq ans, dans dix ans...

Nous n'avons aucune recette-miracle à proposer pour faciliter cette tâche politique et culturelle urgente de désintoxication numérique pour toutes et tous. Que faire, sinon engager la réflexion de manière honnête, individuellement et collectivement ? Aller le plus loin possible dans le retrait de la sphère numérique – aussi loin que les contraintes (entre autres financières) pesant sur les personnes, les associations ou les entreprises le permettent. En faire une tâche prioritaire, existentiellement et politiquement. Et en parallèle, investir toutes les initiatives susceptibles de retisser, de rapiécer le monde réel, de lui redonner une consistance permettant de desserrer l'étau numérique dans lequel tant de gens se sentent pris – ou se complaisent. Réapprendre à faire circuler des idées dans le monde réel, aussi abîmé et désertifié soit-il : aller chercher les jeunes (et les moins jeunes), dans la rue, sur les murs, dans les transports en commun, sur les rond-points, devant les lycées,

les stades et les centres commerciaux... Rejoindre les oppositions existantes à la numérisation des services publics, des écoles et des universités²⁰.

On prête à Étienne de La Boétie ces mots : « ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux ». À l'heure du technofascisme, la maxime de notre servitude volontaire peut se décliner ainsi : « ils ne sont si puissants que parce que nous sommes rivés à nos écrans. » Cela crève les yeux, mais jusqu'ici, rien ne bouge.

Pour finir, citons le regretté Sebastiàn Cortès :

Pour nous, l'expression « antifascisme radical » voudrait donc dire qu'on ne résout un problème qu'en empêchant qu'il se pose à nouveau, c'est-à-dire en l'éradiquant à sa source, pour qu'il n'ait plus jamais la possibilité matérielle et idéologique d'exister. [...] L'équation est simple : le fascisme vient de l'industrialisme, tout comme la consommation naît de la production. N'agir que sur le fascisme sans s'attaquer à sa racine, c'est comme se livrer à la consommation « équitable » ou à la redistribution des richesses sans s'inquiéter des conditions de production ; c'est oublier que ce qui existe en aval naît en amont. Et c'est bien en amont qu'il faut attaquer le germe du fascisme.

Ce totalitarisme prend actuellement – depuis quinze à vingt ans – la forme des nouvelles technologies de l'information et de la communication, du numérique, de l'omniprésence de l'ordinateur dans toutes les activités humaines, de l'overdose d'informations inutiles que tout un chacun avale chaque jour, de la gestion managériale antihumaine dans les entreprises comme dans la société, de l'autonomisation généralisée qui « remplace » le travail humain et pousse ainsi nombre de travailleurs dont la dignité est niée et de chômeurs ainsi créés vers le Front national et autres groupuscules fascistes, etc.²¹

Ces lignes ont été écrites il y a dix ans exactement. N'attendons pas dix années supplémentaires pour en tirer les conséquences.

20 Voir ÉCRAN TOTAL, *Manifeste contre la numérisation et la gestion de nos vies*, La Lenteur, 2026 (cote CIRA : Broch f 34863).

21 Sebastiàn CORTÈS, *Antifascisme radical ? Sur la nature industrielle du fascisme*, Éditions CNT-RP, 2015, p. 16-17 et 39-40.

En vingt ans, l'utilisation des médias sociaux et des moyens de communication numériques s'est généralisée, y compris au sein du milieu militant. Si les enjeux de sécurité et les « bonnes pratiques » liées y sont parfois discutées, des critiques plus frontales de l'usage de ces plateformes et messageries – ou de l'objet *smartphone* qui les rend si invasives – semblent souvent inaudibles. Nuisances écologiques, perte d'autonomie, (in)visibilité dictée par les algorithmes, cloisonnement des publics, accélération, surcharge informationnelle et appauvrissement des contacts humains : les raisons de douter de l'impact positif de ces outils aussi bien sur nos luttes que sur notre santé mentale ne manquent pourtant pas.

Pour une critique des réseaux « sociaux »

Face à ce constat, les stratégies d'opposition sont multiples – refus en bloc, tentatives de subversion de l'outil, choix d'usages spécifiques, etc. Cette discussion vise à tenter d'en repenser les enjeux collectivement.

